

Nouvelles pratiques sociales



Paul Grell et Anne Wery, *Héros obscurs de la précarité*, Paris, L'Harmattan, 1993, 182 p.

Jean-Pierre Deslauriers

Volume 7, Number 1, Spring 1994

L'arrimage entre le communautaire et le secteur public

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301269ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301269ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (print)

1703-9312 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Deslauriers, J.-P. (1994). Review of [Paul Grell et Anne Wery, *Héros obscurs de la précarité*, Paris, L'Harmattan, 1993, 182 p.] *Nouvelles pratiques sociales*, 7(1), 262–264. <https://doi.org/10.7202/301269ar>

Héros obscurs de la précarité

Paul GRELL et Anne WERY

Paris, L'Harmattan, 1993, 182 p.

Si le chômage est un des problèmes sociaux majeurs de notre époque, il se réduit trop souvent à une statistique qui ne cesse de tendre inévitablement vers le haut : rarement entend-on parler de ses effets réels sur les personnes et de la manière dont elles vivent ce problème. C'est tout à l'honneur des deux auteurs d'avoir attaqué la question par l'autre bout de la lorgnette en s'attardant aux individus, à leur compréhension de leur sort et à leur vision de l'avenir.

En 1982, le Conseil québécois de la recherche sociale établissait quatre priorités de recherche dont l'une portait sur le chômage « dans ses conséquences sur les diverses dimensions de l'équilibre social et individuel » (p. 165). Les auteurs bénéficièrent d'une subvention de recherche de cet organisme et déposèrent un rapport de recherche en mai 1985 : ce livre en est tiré. Ils se sont posé cette question de recherche fort pertinente : que cachent les statistiques sur le chômage ? Qu'arrive-t-il à ceux qui, pour toutes sortes de raison, ne travaillent pas ou ne peuvent pas travailler ? Considéré comme un cas isolé dans l'idéologie du plein emploi, le chômage est maintenant le lot d'une partie importante de la population dite active :

L'ère du plein emploi est bien révolue, le chômage n'est plus un état temporaire mais, pour une large part des jeunes adultes, il devient un état prolongé, voire permanent : il constitue dès lors une sorte d'espace-banlieue du travail salarié. (p. 16)

Or, comme cet espace est la plupart du temps considéré comme un *no man's land*, un espace vide où il ne se passe rien, le but de cette recherche était justement de démontrer le contraire : s'il se situe en marge du travail, le monde du chômage est plein de débrouillardise, de trucs, de réseaux où se développe une nouvelle façon de vivre.

Pour trouver réponse à leur question, les auteurs ont recouru à une méthodologie qui, justement, leur donnerait accès à des informations neuves : ils ont choisi de recueillir des récits de vie. De fait, non seulement ces récits dévoilent des informations privilégiées sur la vie des chômeurs, mais ils nous forcent à élaborer d'autres concepts, une autre connaissance de la réalité basée sur l'exploration de conditions sociales dont l'effet nous échappe encore. De ce point de vue, le récit de vie est non seulement une méthodologie appropriée, mais aussi une autre façon de théoriser, d'où le sous-titre du livre : « Récits de pratiques et stratégies de connaissance ».

Les données de base ont donc été établies à partir de 99 récits de vie recueillis en trois vagues successives, allant de mai 1982 à octobre 1984, et limités à la ville de Montréal ; de ce nombre, 89 ont été retenus pour fins d'analyse. Pour illustrer leurs propos, les auteurs ont rapporté dans leur livre une vingtaine de ces récits formant la trame des trois principaux chapitres : biographier le passé, situer le chômeur en tant que produit de son temps ; élucider le présent, démontrer ce que l'individu fait de sa vie de chômeur ; expérimenter le futur, éclairer l'émergence de la nouveauté et d'un nouveau genre de vie.

Ce livre m'a rendu un peu perplexe, je dois dire, et les conclusions auxquelles sont parvenus les auteurs me laissent sur ma faim pour deux raisons. D'une part, les données me semblent avoir subi le passage du temps, non pas que les conditions de l'emploi aient changé au cours des années 80, mais bien parce que notre compréhension et notre perspective ont évolué. En effet, il faut se rappeler que ces récits de vie ont été recueillis entre 1982 et 1984. Le Québec traversait alors la pire récession qu'il avait connue depuis 1929 ; mais pour plusieurs, il y avait quelque espérance dans l'air sur fond de prospérité passée. Il me semble qu'il n'en est rien aujourd'hui : la décennie de 80 s'est terminée sans que les familles aient vu leur revenu augmenter. Bien que le travail ne soit plus une valeur centrale comme auparavant, le chômage est d'autant plus ressenti comme un manque qu'il est vécu dans une société qui s'appauvrit. Je ne conteste pas l'analyse que les auteurs dégagent de leurs données, mais je me demande si 1992 ressemble suffisamment à 1982 pour que ces résultats aient une certaine pertinence dix ans plus tard. De plus, il y a actuellement une alternative qui émerge et dont nous n'entendions pas parler en 1982 : il s'agit du développement local.

Un autre aspect qui me rend perplexe est la séparation radicale et inévitable entre le chômage et le travail : on chôme ou on travaille, comme s'il s'agissait de deux univers s'excluant mutuellement, et auxquels seuls les marginaux auraient accès en alternance. Or, le travail demeure encore un moyen de réalisation de soi, un lieu propice à l'établissement de relations sociales, à la construction de son identité personnelle. Cependant, à défaut du plein emploi, ne peut-on pas repenser la question de l'emploi ? Par exemple, ne serait-il pas possible de réaménager le travail ? Notre société a-t-elle vraiment épuisé ses capacités d'invention pour permettre aux personnes de répondre à leurs besoins tout en exerçant une occupation rentable et reconnue, à la fois individuellement et socialement ? Ne serait-il pas possible d'envisager le travail partagé ou le travail régulier à temps partiel ? Si le chômage est actuellement la principale façon de vivre le sans-travail, en sera-t-il toujours de même ? Certes, cette préoccupation dépassait les objectifs de la recherche mais, par contre, le fait d'avoir ignoré cette alternative donne un caractère inexorable plutôt qu'historique aux récits de vie.

Cela dit et en dépit des réserves exprimées, ce livre m'a plu. D'abord, il se lit comme un roman : y a-t-il en effet quelque chose de plus intéressant que la

vraie vie bien racontée, avec sympathie et respect ? À ce sujet, on sent tout au long du livre le grand respect des auteurs pour le point de vue des narrateurs. Ensuite, les auteurs tiennent leurs promesses : ils démontrent bien que contrairement à ce que laisse entendre une certaine opinion publique vengeresse, les chômeurs sont loin d'être inactifs. Leur lutte pour la survie leur impose de recourir à toutes sortes d'expédients et de faire preuve d'une constante créativité. Cependant, ce livre m'a surtout intéressé pour l'utilisation que les auteurs font des récits de vie. La méthodologie est bien expliquée, théoriquement fondée et présentée de façon agréable. L'annexe méthodologique constitue de plus une bonne présentation dont les éventuels utilisateurs des récits de vie pourront tirer profit. (Avis aux étudiants de maîtrise ou de doctorat tentés par la bonne aventure de cette approche.)

J'ai bien aimé : ça se lit bien, c'est agréable, j'ai appris, et mon dialogue silencieux avec les auteurs m'a enrichi. Au fond, que demander de plus d'un livre ?

Jean-Pierre DESLAURIERS
Département des sciences humaines
Université du Québec à Hull